

# « Il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de galanterie ». Pétrone, figure tutélaire des mondains à l'âge classique

**Carine Barbafieri**

DANS **LITTÉRATURES CLASSIQUES** 2012/1 N° 77 , PAGES 33 À 47  
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0992-5279

ISBN 9782200928124

DOI 10.3917/licla.077.0033

Date de mise en ligne : 28/03/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2012-1-page-33?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

**Carine Barbafieri**

**« Il est peut-être le seul de l'Antiquité  
qui ait su parler de galanterie »  
Pétrone, figure tutélaire  
des mondains à l'âge classique**

Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es. Le plus célèbre des lecteurs de Pétrone, parmi les créatures de papier, est sans nul doute des Esseintes qui, dans sa thébaïde de Fontenay-aux-Roses, aménage dans son cabinet de travail, tout en orange et bleu, une bibliothèque qui fait la part belle aux ouvrages latins tenus en peu d'estime par les universitaires et, à l'inverse, méprise les ouvrages du siècle d'Auguste. Des Esseintes ne commence à s'intéresser à la langue latine qu'avec Lucain, et aime par-dessus tout Pétrone, ce merveilleux peintre de la vie journalière de Rome qui montre l'existence du peuple, ses épisodes, ses bestialités, ses ébats charnels dans une langue colorée, puisant à tous les dialectes : les affranchis sans éducation parlent le latin populacier, les étrangers leur patois barbare, les pédants le latin livresque qui imite les grands auteurs. Montrer, dans une langue d'orfèvre, les vices d'une civilisation décrépite et d'un empire qui se fissure touche au plus haut point le noble des Esseintes, qui est lui-même le dernier rejeton d'une lignée à la santé moribonde, marquée par la consanguinité.

Mais quoi de commun entre le malingre et nerveux jeune duc des Esseintes et les lecteurs, bien réels, de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'entichèrent de Pétrone comme peut-être d'aucun autre auteur antique, Ovide excepté ? La préface d'une traduction de Pétrone de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle témoigne, parmi bien d'autres textes, d'une « affection » particulière portée à l'écrivain latin :

Je n'ai pas seulement reconnu cette affection générale qu'on a pour Pétrone, dans les discours de tous les Savants avec qui j'ai conversé ; mais encore de tous ceux qui le connaissent ; car enfin, c'est un air à présent, et particulièrement entre les Personnes de qualité, que d'aimer Pétrone, et d'en savoir les beaux endroits. Nous regrettons encore un grand Prince [le Grand Condé] qui avait tant d'estime pour cet Auteur, qu'il entretenait auprès de lui des hommes d'érudition, pour lui en faire la

lecture. Il n'est pas jusqu'aux Dames, qui ne souhaitent aussi, sur la réputation de Pétrone, d'en voir la traduction entière [...].<sup>1</sup>

Quelles qualités célèbre-t-on, à l'âge classique, dans Pétrone ? À une époque où triomphent la politesse et les civilités, comment peut-on avouer aimer Pétrone sans passer pour un lecteur libidineux ? Quels sont dès lors les pratiques de lecture et les discours de légitimation des lettrés ?

### Pétrone ressuscité

La modernité de Pétrone, pour les contemporains de Louis XIV, est avant tout historique : *Petronius Arbiter redivivus*, Pétrone se voit ressuscité par la découverte d'une partie importante du roman. Le fragment de Trau, copie du manuscrit contenant le festin de Trimalcion, est en effet (re)trouvé en 1650 et publié en 1664 : ce manuscrit vient combler une vaste lacune s'étendant du chapitre 37 jusqu'au chapitre 79 du *Satiricon*<sup>2</sup>. Cette découverte est de première importance, et le texte de Pétrone que nous lisons aujourd'hui n'a guère varié depuis l'intégration du *Codex Traguriensis*. Retraçons-en rapidement l'histoire. L'œuvre dans son ensemble est perdue dès le VII<sup>e</sup> siècle. Au début de la Renaissance italienne, le Pogge, grand chercheur de manuscrits, retrouve des « extraits courts » (*excerpta vulgaria*) du *Satiricon* qui seront publiés pour la première fois à Milan en 1482 par Franciscus Puteolanus. Cette édition *princeps* se voit ensuite complétée (« extraits longs ») par celles de Jean de Tournes (Lyon, 1575) et de Pierre Pithou (Paris, 1577). Les éditions des « extraits longs » ne subissent ensuite que des remaniements de détail. De légères variantes sont ainsi apportées par les éditions de Jean Dousa (Leyde, 1585), de Melchior Goldast de Heiminsfeld (Francfort, 1610), de Jean Boudelot (Paris, 1618), de Théodore de Juges (Genève, 1629), de Gonsalo de Salas (Francfort, 1629). C'est la découverte en 1650 à Trau, en Dalmatie, d'une copie du manuscrit contenant la *cena Trimalchionis* qui modifie radicalement le texte de Pétrone. Ce fragment, publié seul en 1664 à Padoue, est joint en 1669 aux extraits longs de Pétrone par Michael Hadrianides : cette édition (Amsterdam, 1669) comprend le premier texte complet de ce qui a survécu du *Satiricon*, quasi semblable à celui dont nous disposons aujourd'hui et qui représente environ un tiers de ce qu'était le roman intégral.

La copie du manuscrit trouvé ne contient pas moins de quelque quarante chapitres du festin de Trimalcion, et des plus savoureux : ce sont les passages décrivant le plat aux douze signes du zodiaque, le sanglier au bonnet d'affranchi dont le flanc percé laisse s'envoler des grives, les stupides propos de table des convives, Trimalcion les informant de ses ennuis gastriques et les invitant à soulager

<sup>1</sup> [Fr. Nodot], *Pétrone latin et français* [1693], s.l., 1709, t. I, « Préface », p. xxiiij.

<sup>2</sup> Chapitre XXXVII à partir de « *Ipse nescit quid habeat* », jusqu'aux mots « *neque fax ulla in praesidio erat* » du chapitre LXXIX, le chapitre LV existant néanmoins, seul, dans les extraits antérieurement connus.

leur ventre au cours du repas, Trimalcion parlant littérature avec Agamemnon, l'arrivée du porc-surprise, qu'on aurait oublié de vider et qui contient en réalité tout un flot de saucisses, Trimalcion ivre dansant et se faisant lire les comptes de sa propriété, le spectacle des mauvais équilibristes et la chute préparée de l'un d'eux, la loterie mêlée de calembours, l'écroulement du plafond d'où descend un immense cerceau auquel sont suspendus des flacons de parfums, les obsèques imaginaires de Trimalcion qui lit à haute voix son testament, commande son monument funéraire, et en vient à répéter ses funérailles, avant qu'Encolpe et ses compagnons ne prennent la fuite.

La redécouverte de cet important fragment place dès lors Pétrone au centre des salons aristocratiques, alors qu'il n'intéressait jusque-là que les seuls érudits. Les discussions sur l'authenticité du fragment se multiplient<sup>3</sup>, le nombre d'éditions de Pétrone explose<sup>4</sup>, et il se voit pour la première fois traduit en français. L'infatigable abbé de Marolles propose une traduction en vers des poèmes de Pétrone incrustés dans *Le Satiricon*, au premier rang desquels « La Prise de Troie » et « La Guerre civile », dans son *Pétrone en vers* (1667). Un anonyme publie ensuite une traduction complète de Pétrone en 1687<sup>5</sup>, avant la traduction de F. Nodot (1693)<sup>6</sup>.

Autre indice du succès de Pétrone parmi les mondains, les réécritures de « La Matrone d'Éphèse » se multiplient dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Certes « La Matrone d'Éphèse » avait déjà fait les délices des conteurs médiévaux et avait été exploitée par Brantôme à la Renaissance. Mais elle trouve dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle de très nombreux imitateurs : Méré traduit le conte<sup>7</sup>, de même que Saint-Évremond<sup>8</sup>, de même encore que La Fontaine, qui en tire un conte du même titre<sup>9</sup>. Bussy le traduit lui aussi, et il écrit, enthousiaste, le 21 août 1677 à Corbinelli :

<sup>3</sup> Sur les controverses qui agiteront les érudits, voir notamment A. Rini, *Petronius in Italy*, New York, The Cappabianca Press, 1937.

<sup>4</sup> En 25 ans, de 1668 à 1693, paraissent douze éditions du *Satiricon*. Voir A. Collignon, *Pétrone en France*, Paris, A. Fontemoing, 1905, p. 55-56.

<sup>5</sup> *Pétrone. Traduction nouvelle*, Cologne, P. Marteau, 1687.

<sup>6</sup> *Traduction entière de Pétrone, suivant le nouveau manuscrit retrouvé à Belgrade en 1688*, Cologne, P. Groth, 1693.

<sup>7</sup> Dans une lettre à la duchesse de Lesdiguières, citée par A. Collignon, *op. cit.*, p. 51.

<sup>8</sup> Cette traduction du conte de « La Matrone d'Éphèse » parut, à la suite du « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », dans les *Œuvres mêlées [...] par M. de S. E., troisième partie*, Paris, C. Barbin, 1670. R. Ternois pense toutefois que cette version n'est pas de Saint-Évremond et lui préfère la traduction connue par deux copies manuscrites (Saint-Évremond, *Œuvres en prose*, éd. R. Ternois, Paris, STFM, 1962, t. I, p. 187-195).

<sup>9</sup> *La Matrone d'Éphèse* de La Fontaine parut en 1682, à la suite du *Poème du Quinquina* (Paris, D. Thierry et C. Barbin).

Je vous envoie une traduction de la *Matrone d'Ephèse*. Le grand nombre de traductions qui en ont paru ne m'ont point rebuté.<sup>10</sup>

Au théâtre, Fatouville écrit *La Matrone d'Éphèse*, créée par les comédiens italiens en 1682, suivie par les pièces homonymes de Houdar de La Motte (comédie en un acte, créée en 1702 à la Comédie-Française) et Fuzelier (comédie initialement en deux actes lors de sa création à la Foire Saint-Laurent en 1714, en trois actes lors de la reprise de 1716).

Enfin ce succès mondain est tel que sont écrits de faux fragments de Pétrone, présentés comme authentiques. François Nodot, militaire de son état, prétendit avoir retrouvé le texte intégral du *Satiricon* dans un manuscrit acheté à Belgrade. Plus exactement, il affirmait posséder une copie d'un manuscrit acquis en 1688 par Dupin, officier français au service de l'Empereur, qui aurait contenu de nouveaux fragments de Pétrone et permis de combler les lacunes du texte existant. Nodot était en fait un faussaire, à l'origine d'une supercherie littéraire, mais, quoiqu'on se doutât rapidement que ce prétendu fragment de Belgrade n'était pas authentique, les éditions ne manquèrent pas. Le Pétrone contenant les (faux) nouveaux fragments parut d'abord dans une édition latine en 1692, suivie de deux autres éditions latines en 1693, puis Nodot en proposa une traduction française en 1693 ; il publia encore un *Pétrone latin et français* en 1709. La traduction de Nodot fut ensuite plusieurs fois réimprimée, seule ou avec le faux texte latin, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Pétrone de Nodot avait beau être faux, il avait une cohérence organique certaine et comblait les lecteurs non philologues mus par le plaisir de la lecture romanesque. Au plan historique, le Pétrone de Nodot perdait tout intérêt une fois la supercherie découverte, mais au plan littéraire, il restait une curiosité intéressante, ce qui lui valut une certaine survie à travers les siècles<sup>11</sup>.

### **Pétrone modèle d'élégance et parangon du critique du goût**

Toutefois le succès de Pétrone auprès des mondains ne s'explique pas par la seule actualité littéraire, aussi palpitante et exceptionnelle soit-elle. Si celle-ci place Pétrone sous les feux de la rampe, son succès prolongé, de 1650 à 1750 environ, tient à ce que les mondains le trouvent immédiatement à leur goût. Pétrone leur apparaît comme un galant homme français avant l'heure. Il sait conter avec esprit, et Méré le place ainsi, aux côtés du Tasse, de l'Arioste et des conteurs italiens, parmi ses auteurs préférés : seul cité parmi les modernes, Pétrone semble lui-même un auteur moderne. Pétrone pratique aussi la raillerie fine et piquante propre au

<sup>10</sup> *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis (1666-1693)*, éd. L. Lalanne, Paris, Charpentier, 1858-1859, t. III, p. 331. L. Lalanne fut bien moins enthousiaste, qui n'inséra pas la traduction de Bussy dans cette édition, la jugeant « trop insignifiante pour être rapportée ».

<sup>11</sup> La traduction française réalisée en 1921 par L. Tailhade et publiée en 1981 chez Flammarion donne encore, en italiques, les fragments de Nodot.

courtisan, explique Huet, pourtant très mitigé à son égard<sup>12</sup>. La Fontaine est sensible à sa « grâce », faite de modération pudique du récit mais aussi sans doute du soin apporté à la prose d'art<sup>13</sup>.

Aussi Pétrone prend-il part à la vie mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle. Il fournit la matière des compliments galants, comme le montre une lettre du jeune Racine séjournant à Uzès<sup>14</sup> :

J'étais détourné par d'autres spectacles ; il y avait tout autour de moi des visages qu'on voyait à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre, que j'en avais. Il n'y en avait pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religiosum, si te adorari permiseris* [je te supplie de condescendre à recevoir un pauvre étranger parmi tes fidèles. Tu auras en lui un dévot attaché à ton culte, si tu consens à te laisser adorer<sup>15</sup>].

Citer Pétrone est une excellente entrée en matière pour courtiser une dame.

Pétrone apparaît aussi comme l'ami familier des mondains lettrés : les très jeunes gens qui livrent leurs dernières faveurs aux hommes se nomment Giton, chez Bussy comme chez La Bruyère, et par antonomase le nom propre du personnage de Pétrone devient un nom commun : Giton fait désormais partie de la langue usuelle des mondains<sup>16</sup>. De même, quand un grand seigneur comme Bussy écrit un roman non destiné à la publication pour tuer le temps, ce sont des réécritures amusées de Pétrone qui viennent naturellement sous sa plume : dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, les amours de Trimalet et Ardélise sont une imitation de l'aventure de Polyænos (Encolpe) et de Circé, qui figure aux chapitres CXXVII-CXXXII du *Satiricon*. Les similitudes des amours laborieuses de Trimalet et Ardélise avec l'épisode d'Encolpe et de la Crotoniate nommée Circé sont nombreuses. Ardélise et Circé sont belles et accueillantes et toutes deux sont à la recherche d'une jouissance plus solide que les baisers et les caresses. Les deux jeunes femmes raillent vertement le jeune homme après son premier échec, en se demandant si leur personne cause du dégoût, puis en interrogeant leur servante sur leurs charmes après s'être regardées dans un miroir. Chez Pétrone comme chez Bussy, ce premier échec

<sup>12</sup> « [*Le Satiricon*] ne contenait que des fictions ingénieuses et agréables, et souvent fort sales et déshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine et piquante contre les vices de la Cour de Néron. » (P.-D. Huet, *Traité de l'origine des romans* [1678, 2<sup>e</sup> éd.], éd. C. Esmein, dans *Poétiques du roman*, Paris, H. Champion, 2004, p. 501).

<sup>13</sup> « Quelle grâce aura ta Matrone/ Au prix de celle de Pétrone ? » (La Fontaine, « La Matrone d'Ephèse », *Contes et Nouvelles en vers*, éd. A.-M. Bassy, Paris, Gallimard, 1982, p. 403).

<sup>14</sup> Lettre du 26 novembre 1661 à l'abbé Le Vasseur, cit. par A. Collignon, *op. cit.*, p. 52.

<sup>15</sup> *Le Satiricon*, trad. A. Ernout [1923], Paris, Les Belles Lettres, 2002, CXXVII, p. 152.

Toutes les traductions du *Satiricon* que nous proposons sont d'A. Ernout, dans cette édition.

<sup>16</sup> Le *Dictionnaire historique de la langue française* (Paris, Le Robert) date cette entrée dans la langue d'avant 1714.

est suivi d'une lettre railleuse de la femme négligée qui fait mine de prendre des nouvelles de celui qui manque tant de vigueur. À cette lettre, le héros répond chez les deux auteurs par une missive où il bat longuement sa coulpe, avouant ne jamais avoir commis de sa vie faute plus grave que celle-là. Les mêmes soins sont prodigués ensuite au corps défaillant avant la seconde rencontre : friction seule chez Pétrone, bain et friction chez Bussy ; repas plus solide qu'à l'ordinaire chez Pétrone, mets aphrodisiaques chez Bussy ; nuit seul dans le lit sans le jeune amant chez les deux auteurs. La deuxième rencontre se solde, dans le texte de Pétrone comme dans celui de Bussy, par un échec cuisant et les reproches de la dame sont amers : chez les deux auteurs, le héros humilié retourne alors sa colère contre son propre sexe, qu'il veut trancher, et auquel il s'adresse sur un ton héroï-comique. Ensuite, dans le roman antique comme dans le roman moderne, le héros retrouve sa virilité et célèbre la fin de la malédiction de Priape.

Cette familiarité de Pétrone, qui prend part à la vie des galantes gens, tient sans doute à ce que celui-ci pratique déjà, aux yeux des mondains du XVII<sup>e</sup> siècle, une esthétique qui présente de nombreux points communs avec la leur. Pétrone possède en effet au plus haut point les qualités modernes que sont le sens des bienséances rhétoriques, la galanterie et la « négligence ».

Cette dernière, Pétrone l'a appliquée dans sa vie et jusque dans sa mort, comme le répètent les nombreuses biographies de Pétrone figurant, au XVII<sup>e</sup> siècle, en tête du *Satiricon*. On sait, par le récit de Tacite<sup>17</sup>, que, se sachant perdu auprès de Néron, il anticipa l'ordre de sa mort et mourut par un lent suicide, ouvrant puis se fermant les veines, réglant ses affaires courantes et discourant avec ses amis non d'un sujet grave dicté par les circonstances mais plutôt de choses et d'autres. Pétrone récuse ainsi le modèle de la mort stoïcienne et indique une autre voie pour mourir, élégante et détachée, comme si la vie n'était pas chose si sérieuse qu'il convînt de dissenter pesamment sur sa perte. Cette *sprezzatura* appliquée à la manière de vivre et de mourir suscite toute l'admiration de Saint-Évremond : « Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'Antiquité » ; Caton était mû par la colère et le chagrin, Socrate « cherchait à s'assurer de sa condition en l'autre monde » ; seul Pétrone « a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne<sup>18</sup> », écoutant des vers badins et des poésies légères au moment de mourir (*levia carmina et faciles versus*, dit Saint-Évremond en citant Tacite). C'est là, pour un Saint-Évremond qui n'a jamais admiré les vertus viriles et farouches, une élégance de parfait gentilhomme.

Quant à la galanterie, celle que le XVII<sup>e</sup> siècle trouve à Pétrone peut s'entendre de diverses manières. Le titre même du roman de Pétrone renvoie à cette galanterie, quelle que soit la manière dont on l'entend. Les traditions manuscrites donnent le choix entre deux familles de titres, d'un côté les titres en -y, de l'autre ceux en -i.

<sup>17</sup> Tacite, *Annales*, XVI, 18-19.

<sup>18</sup> Saint-Évremond, « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », *Œuvres en prose*, éd. cit., t. I, p. 166.

La graphie en –y (*Satyricon*, *Satyrica*), qu'on pourrait traduire par « Histoires de Satyres », évoque le caractère licencieux des héros de Pétrone, Ascylyte signifiant « l'Infatigable » : la galanterie serait alors polissonne. Quant à la graphie en –i, elle renverrait plutôt à la forme moderne de la satire latine, caractérisée par la diversité de son objet et le mélange (*satura* signifie « ragoût ») ainsi que la tonalité railleuse. Le mélange occupe en effet une place de choix dans *Le Satiricon* : les pérégrinations burlesques d'Encolpe sont entrecoupées de poèmes, comme celui de « La Guerre civile » (chap. CXIX) ou le chant sur « La Prise de Troie » (chap. LXXXIX), et cette hybridation entre prose et vers est, au plan stylistique, un marqueur de l'écriture galante. L'esthétique galante se nourrit aussi de textes de seconde main, écrits « à la manière de » pour se divertir. Et dans *Le Satiricon* le pastiche occupe une grande place, sans que les commentateurs s'accordent toujours sur sa finalité (le pastiche est-il satirique ou non ?) : on relève peut-être des pastiches du roman grec, peut-être des pastiches des *Lettres morales* de Sénèque, le poème de « La Guerre civile » ferait peut-être allusion à *La Pharsale* de Lucain, tandis que le chant sur « La Prise de Troie » imiterait vraisemblablement Virgile ou Sénèque. Mais surtout Pétrone est galant en ce qu'il sait parler d'amour, c'est-à-dire que non seulement il n'est pas grossier, mais il connaît le langage des honnêtes gens, qui mêle badineries spirituelles et grands élans du cœur pleins de passion et de noblesse. Cet art apparaît pleinement selon Saint-Évremond dans le conte d'Éphèse. Celui-ci, comme l'a montré Perrine Galand<sup>19</sup>, tend à détruire l'horizon d'attente traditionnel imposé par le genre satirique : il propose à ses lecteurs trois modèles possibles de réception – le rire, la honte et la colère – sans qu'aucun soit réellement pertinent. À la fin du récit, Pétrone écrit en effet les réactions des auditeurs :

Les matelots accueillirent le conte avec des éclats de rire, tandis que Tryphène rougissait jusqu'aux oreilles et penchait amoureusement la tête sur l'épaule de Giton. Lichas ne rit pas, lui, mais secouant la tête d'un air courroucé : « Si le gouverneur avait fait son devoir, dit-il, il eût fait replacer le corps du mari dans le tombeau, et mettre la femme en croix ».<sup>20</sup>

Or le rire grossier des marins n'est guère de mise devant un récit dépourvu d'obscénité, la rougeur de Tryphène n'est qu'un prétexte pour toucher impudiquement Giton ; quant à Lichas, c'est la jalousie plus que le sens moral qui provoque sa colère.

Le genre (fable milésienne, mais sans obscénité) et la finalité de « La Matrone d'Éphèse » apparaissent en définitive particulièrement difficiles à déterminer : satire ou apologie de la faiblesse féminine ? Pétrone crée ainsi une esthétique nouvelle, qui mêle réalisme humoristique et élégance élégiaque, esthétique à laquelle se

<sup>19</sup> P. Galand, « Le conte de *La Matrone d'Éphèse* : rhétorique de "guidage" et réception. Pétrone lu par La Fontaine et Saint-Évremond », dans *Groningen Colloquia on the Novel*, Groningue, E. Forsten, 1989, vol. II, p. 109-120.

<sup>20</sup> Pétrone, *Le Satiricon*, chap. CXIII, p. 125.

montre très sensible Saint-Évremond. Celui-ci remarque bien l'écart instauré par le romancier latin entre la tradition générique et sa version personnelle de la fable, comme le montre sa propre version de la descente du soldat au tombeau :

surpris à la vue d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme si c'eût été quelque fantôme ; puis ayant vu un corps mort étendu devant ses yeux, considéré des larmes, un visage déchiré avec les ongles, et toutes les autres marques de désolation, s'imaginant à la fin, ce que c'était, qu'une pauvre affligée s'abandonnait aux regrets, et ne pouvait souffrir sans désespoir la mort de celui qu'elle avait perdu, il apporte son petit souper au monument [...].<sup>21</sup>

La dimension visuelle du texte pétronien est ainsi bien rendue dans ses détails, et pensée comme plus importante que la morale de l'histoire. En définitive, explique Perrine Galand, Saint-Évremond rapprocherait directement le récit pétronien de l'élégie et serait touché par la nouveauté de l'écriture de Pétrone, qui lui apparaît comme un savant équilibre entre l'émotion virgilienne, l'esprit ovidien et la malice de Lucien :

Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques Odes, il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions [...] ; toutefois il n'a rien de galant [...]. Ovide est spirituel et facile ; Tibulle délicat [...]. Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier si tôt qu'il parle d'amour ; et ses Courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics que les discours des Ruelles.<sup>22</sup>

Enfin, suprême qualité, Pétrone connaît la bienséance rhétorique, et il fait parler chacun selon sa condition, le déclamateur en déclamateur, le débauché en débauché, le poète pédant en poète pédant, au lieu de prêter le même langage à peu près policé à tous. Pareille qualité est louée par Saint-Évremond<sup>23</sup>, mais aussi par Ménage, si l'on suit le *Menagiana* :

Un valet dans Plaute et dans Térence s'exprime aussi poliment que son maître. Pétrone, fin et judicieux écrivain, introduisant des gens de la lie du peuple, les a fait parler naturellement comme ils parlaient.<sup>24</sup>

Ce sont ces qualités de négligence, de galanterie, de bienséances qui permettent de voir en Pétrone un homme de bonne compagnie et un habile écrivain, mais aussi un critique qui juge non en fonction des règles et de la raison, mais du goût cultivé de l'honnête homme, selon son bon plaisir, comme peut le faire un mondain du XVII<sup>e</sup> siècle, qui ne déteste rien tant que ce qui sent l'école et le pédant. C'est ce

<sup>21</sup> Saint-Évremond, « La Matrone d'Éphèse », *Œuvres en prose*, éd. cit., t. I, p. 191.

<sup>22</sup> Saint-Évremond, « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », *ibid.*, p. 184-185.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 177-178.

<sup>24</sup> *Menagiana*, Paris, Fr. Delaulne, 1715, t. I, p. 263.

critique du goût que célèbre le P. Rapin, louant la critique de l'asianisme et le refus de l'ampoulé (*Le Satiricon*, chap. I-V), les notions d'art caché et de négligence (le poète Eumolpe au travail, chap. CXV), l'éloge d'une poétique du sublime qui fasse un usage mesuré des sentences et des figures (discours d'Eumolpe sur sa poétique, chap. CXVIII-CXXIV), réflexions critiques judicieusement glissées par Pétrone au sein de son roman :

Pétrone, qu'on n'ose nommer, dès qu'on a de la pudeur, si ce n'est sur les sentiments qu'il a eus de la manière dont il faut écrire, laissa, parmi les ordures de sa satire, certains préceptes de la poétique, qui sont admirables.<sup>25</sup>

C'est donc bien comme théoricien informel de la littérature que Rapin apprécie Pétrone, le citant, en note de son texte, à propos de l'inspiration du poète<sup>26</sup> ou de la définition du grand style<sup>27</sup> ou encore contre les petits vers aisés<sup>28</sup> ; il fait même figurer Pétrone dans le corps de ses propres réflexions et le loue d'avoir, mieux qu'Aristote, expliqué comment la fiction était l'âme du poème épique<sup>29</sup>.

Dans le cas de Bussy, critique du goût par excellence dans sa correspondance, l'identification avec Pétrone est extrêmement forte, d'autant plus qu'il est explicitement désigné comme le Pétrone moderne par ses contemporains, Corbinelli et Grammont<sup>30</sup>, mais aussi par Charles Perrault<sup>31</sup>. De même que les gens de la bonne société louent le goût exquis de Pétrone (il paraît « avoir été grand Critique, et d'un goût fort exquis dans les lettres », écrit Huet<sup>32</sup>), de même ils célèbrent celui de Bussy : Rapin se réjouit de « faire [s]on profit » du « goût exquis » que son correspondant a « pour les lettres et qui [lui] est naturel<sup>33</sup> », Corbinelli loue les réflexions de Bussy sur *La Princesse de Clèves* parce qu'« elles ont rencontré le goût de tous les vrais honnêtes gens<sup>34</sup> », l'évêque d'Autun se sent très honoré qu'un « homme d'aussi bon goût » que Bussy soit du même avis que lui<sup>35</sup>. Comme

<sup>25</sup> R. Rapin, *Les Réflexions sur la poétique et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes (1684)*, éd. P. Thouvenin, Paris, H. Champion, 2011, p. 335.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 354, n. 20.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 431, n. 196.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 448, n. 236.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>30</sup> Corbinelli, Lettre du 8 février 1678 à Bussy, citée par A. Collignon, *op. cit.*, p. 76 ; Grammont, lettre du 12 janvier 1696 à Bussy, *ibid.*

<sup>31</sup> Ch. Perrault, *Parallèles des anciens et des modernes*, Paris, Coignard, 1690, t. II, p. 127.

<sup>32</sup> P.-D. Huet, *Traité de l'origine des romans*, éd. cit., p. 502.

<sup>33</sup> R. Rapin, Lettre du 6 septembre 1671 à Bussy, dans Bussy-Rabutin, *Correspondance avec le Père René Rapin*, éd. C. Rouben, Paris, Nizet, 1983, p. 48.

<sup>34</sup> Lettre du 18 septembre 1678, dans *Correspondance de Roger de Rabutin*, éd. cit., t. IV, p. 188 ; citée par C. Rouben, *Bussy-Rabutin épistolier*, Paris, Nizet, 1974, p. 218.

<sup>35</sup> Lettre du 30 décembre 1683, dans *Correspondance de Roger de Rabutin*, éd. cit., t. V, p. 393 ; cité par C. Rouben, *op. cit.*, p. 218.

Pétrone, Bussy passe pour un maître dans la connaissance de sa langue maternelle. « Sa langue [...] fait paraître toute autre langue barbare », dira en 1693 l'abbé Bignon, son successeur à l'Académie française<sup>36</sup>, tandis que La Bruyère invente l'expression « écrire comme Rabutin ». Bussy est consulté, pour proposer des amendements stylistiques, par Bouhours et par Rapin qui lui envoie ses *Réflexions sur la poésie* ; il est aussi considéré comme un élégant grammairien propre à arbitrer des litiges en matière de langue, si bien qu'on lui demande le genre d'*offices*<sup>37</sup> et d'*amour*<sup>38</sup>.

Mais aussi élégant, raffiné, galant, habile conteur et bon peintre Pétrone soit-il, il n'en sent pas moins le soufre. Le grand nombre d'épisodes à caractère sexuel a longtemps fait la réputation du *Satiricon* et le témoignage de Sidoine Apollinaire<sup>39</sup> montre que, dans l'Antiquité déjà, la dimension sexuelle apparaissait essentielle. Le nom même de Priape apparaît deux fois dans *Le Satiricon*, d'abord dans l'épisode de Quartilla (c'est pour avoir surpris une cérémonie célébrée en l'honneur de ce dieu que les jeunes gens sont punis de façon obscène par Quartilla et sa troupe), ensuite dans l'épisode de Circé, où l'on voit Encolpe attribuer à la vengeance de Priape ses déboires sexuels. Le sexe se fait dans *Le Satiricon* signe de reconnaissance, plus efficace qu'une cicatrice : au chapitre CV, il permet à Lichas de reconnaître Encolpe déguisé<sup>40</sup>. La place accordée à l'homosexualité, pratiquée par la plupart des personnages masculins (Encolpe et Giton, Giton et Ascylte, Eumolpe avec le jeune fils de son hôte, Trimalcion avec son mignon), contribue également à la réputation brûlante du roman. Dans ces conditions, comment avouer sans ambages que l'on goûte cet auteur certes plein d'esprit, mais franchement licencieux ?

### L'obscénité de Pétrone

Bon nombre d'humanistes soutenaient, au XVI<sup>e</sup> siècle, que la lecture de Pétrone était sans danger pour un esprit sain et de qualité, averti du contenu du livre : Pétrone, une fois lu, n'y laissait aucune empreinte fâcheuse. C'est la position de l'éditeur-imprimeur de Pierre Pithou, Mamert Patisson, qui prit sur lui de publier les manuscrits et les notes que Pithou lui avait confiés, permettant ainsi à son Pétrone

<sup>36</sup> J.-P. Bignon, *Discours prononcé dans l'Académie Française le lundi 15 juin 1693*, Paris, Vve Coignard, 1693 ; cité par C. Rouben, *op. cit.*, p. 230.

<sup>37</sup> Lettre de l'abbé de Brosse, 25 juillet 1672, dans *Correspondance de Roger de Rabutin*, éd. cit., t. II, p. 139 ; citée par C. Rouben, *op. cit.*, p. 234.

<sup>38</sup> Lettre du marquis de Trichateau, 30 janvier 1679, dans *Correspondance de Roger de Rabutin*, éd. cit., t. IV, p. 295 ; citée par C. Rouben, *ibid.*, p. 234.

<sup>39</sup> Dans son *Poème* 23, Sidoine Apollinaire présente Pétrone comme ayant été le digne dévot de Priape.

<sup>40</sup> « [...] ce ne furent ni mes mains ni mon visage qu'il [Lichas] considéra, mais baissant aussitôt les yeux vers mes avantages naturels, il y porta une main officieuse, et : "Bonjour Encolpe", me dit-il » (*Le Satiricon*, p. 113).

de paraître en 1577, malgré les scrupules et les réticences du savant. Dans son épître dédicatoire, Mamert Patisson s'excuse et se justifie auprès de Pierre Pithou en ces termes :

Ne te souvient-il plus de tout ce que nous dit le grand saint Basile de l'utilité qu'on peut retirer des auteurs de ce genre ? Oui, dis-tu, je m'en souviens et je l'approuve, mais il y a chez Pétrone tant d'ordures, d'obscénités, en un mot une dépravation telle qu'à Lampsaque même la police ne les tolérerait pas [...]. Certes, et je ne saurais non plus louer cette indécence, malgré toutes ses grâces ; j'avertis tout le monde de se prémunir contre elle avec les plus minutieuses précautions ; je le crie aussi fort que je puis. Je n'en permets la lecture qu'aux gens de bien ; qu'ils en usent à leur gré, mais qu'ils ne souffrent pas qu'il en corrompe d'autres. Quant à moi, j'atteste, j'affirme que mon dessein a été plutôt de publier l'arbitre de l'élégance latine que le Pétrone de Néron et de Silius. Et plutôt à Dieu qu'on pût pour l'avenir infibuler un auteur aussi lascif et salace ; c'est peut-être ce qu'oseront ceux qui, pour me servir d'une expression de Plaute, donnent à un « béliet châtré » le nom de Pétrone. Mais pour moi il ne m'a pas plu de le mutiler, de lui enlever la vie en même temps que la virilité, accident qui arrive à de maladroits maquignons, quand ils pratiquent cette opération.<sup>41</sup>

L'autorité de Basile de Césarée<sup>42</sup>, la mise en garde du lecteur, la restriction du lectorat à un public constitué de « gens de bien » (*virii boni*), le désir de ne pas mutiler un texte antique apparaissent comme des raisons suffisantes pour donner à lire le licencieux Pétrone *in extenso*. La position de Juste Lipse, lorsqu'il écrit à Pierre Pithou pour le complimenter de son édition, montre la même confiance et la même générosité : Lipse y explique que la lecture de Pétrone ne touche que son esprit et qu'elle ne laisse pas plus de traces dans son cœur qu'un bateau sur une rivière<sup>43</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les lettrés fréquentant le monde imaginent diverses ruses pour lire Pétrone sans dommages, et surtout diverses justifications pour le faire. Parmi les traducteurs, Marolles explique qu'il s'est contenté de traduire les vers de Pétrone, « sans toucher à sa Prose quelque élégante qu'elle soit pour l'élocution » : il se lit dans cette prose trop d'« ordures », qu'une « langue aussi chaste que la nôtre<sup>44</sup> » ne

<sup>41</sup> Le *Pétrone* de Pithou paraît en 1577 sous le titre *Petronii Arb. Satyricon ex veteribus libris emendatius et amplius* (Lutetiae, apud Mamertum Patissonium, 1577). L'épître dédicatoire, non signée, est écrite en latin : la traduction que nous donnons ici est celle d'A. Collignon, *op. cit.*, p. 25-27.

<sup>42</sup> Sans doute est-il fait allusion, de manière topique, au *Discours adressé aux jeunes gens, sur l'utilité qu'ils peuvent retirer de la lecture des livres profanes*.

<sup>43</sup> Cité par P. Bayle, Art. « Virgile », *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, R. Leers, 1702, p. 2971. D'autres commentaires des érudits du XVI<sup>e</sup> siècle se trouvent dans *T. Petronii Arb. Eq. Rom. Satyricon* [*Le Satyricon de T. Pétrone Arbitr chevalier romain*], Lugduni, apud P. Frellon, 1618.

<sup>44</sup> *Le Pétrone en vers*, Paris, Cl. Barbin, 1667, « Avertissement », p. 58.

pourrait supporter. Encore, parmi les vers de Pétrone, certains ne sont-ils pas traduits. On lit ainsi, à propos du « *Carmen IX* » : « On a ici omis à dessein les cinq Vers de Pétrone, parce qu'ils sont malhonnêtes. » La position de l'abbé de Marolles est très claire : ne choisir que les passages de Pétrone qui peuvent être traduits sans blesser la pudeur, laisser les autres de côté sans même tenter une traduction. Lorsque les passages, sans heurter la pudeur, apparaissent un peu libres, une voie moyenne peut être fructueusement adoptée : « tempér[er] le sens et l'expression<sup>45</sup> ».

Les traducteurs qui tentent une traduction complète de Pétrone sont bien évidemment confrontés à d'autres problèmes. Celui, anonyme, qui propose la traduction de 1687, recourt encore, dans le premier paragraphe de sa préface, à des arguments de type humaniste : que ceux qui trouvent que « ce livre blesse leur délicatesse et leur salit l'imagination » et qui « ne se sentent pas assez de vertu pour regarder sans émotion » les peintures de Pétrone « tourn[ent] les yeux d'un autre côté<sup>46</sup> ». Chaque lecteur est renvoyé à lui-même et se voit conseiller d'examiner sans détour ses propres forces morales. À la fin de la préface néanmoins, le traducteur anonyme convient avoir opéré quelques adoucissements langagiers et quelques coupes judicieuses pour que Pétrone ainsi traduit puisse être lu et commenté dans un salon, en présence des femmes :

La plus grande difficulté que j'ai trouvée en traduisant ce livre, a été d'exprimer honnêtement les pensées un peu libres qui s'y rencontrent. Elles sont supportables en latin, et surtout quand elles sont tournées avec la finesse inimitable de Pétrone ; mais elles eussent été insupportables en notre langue, qui ne peut souffrir la moindre saleté. [...] Mais je l'ai fait [opérer les émancipations nécessaires] avec le plus de modération, qu'il m'a été possible, j'ai même supprimé plusieurs pensées qui auraient réveillé dans l'esprit des idées trop grossières en quelques termes qu'on eût pu les exprimer. Enfin on m'avouera qu'il n'y a rien dans cette traduction qu'on ne puisse fort bien dire en bonne compagnie, pour peu que la conversation soit enjouée.<sup>47</sup>

L'obscénité de Pétrone, si obscénité il y a, ne réside pas dans les mots mais bien dans les situations elles-mêmes, souvent franchement scabreuses. Les mots ne sont pas grossiers et l'écriture évite même soigneusement le mot propre, usant d'un langage métaphorique pour désigner l'acte sexuel. Un exemple, parmi de nombreux possibles, est fourni par le passage du chapitre XI où est évoquée l'union charnelle d'Encolpe et Giton :

*Postquam lustravi oculis totam urbem, in cellulam redii, osculisque tandem bona fide exactis alligo artissimis complexibus puerum, fruorque votis usque ad invidiam felicibus.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>46</sup> *Pétrone. Traduction nouvelle*, Cologne, P. Marteau, 1687, Préface, p. 2 (seuls les rectos sont numérotés).

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 4.

Quand j'eus promené mes regards à travers toute la ville, je revins dans ma chambrette, et après des baisers cette fois échangés sans contrainte j'enlace le cher garçon des plus étroits embrassements, et je comble mes vœux les plus chers, à faire bien des jaloux.<sup>48</sup>

Les mots précis sont absents, remplacés par des périphrases et autres truchements rhétoriques. En cela, les « ordures » sont « enveloppées », et Saint-Évremond peut ainsi trouver que Pétrone ne manque pas à l'honnêteté :

Au reste les plus grandes saletés n'ont rien de déshonnête quand il lui plaît. Catulle et Martial traitent les mêmes choses grossièrement, et si quelqu'un pouvait trouver le secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien, je réponds pour les Dames qu'elles donneraient des louanges à sa discrétion.<sup>49</sup>

Toutefois, si les mots n'agressent jamais par leur grossièreté ou leur caractère concret, les comportements des personnages et leurs multiples aventures sexuelles débridées ont bien de quoi heurter les âmes et les sens. Rapin, convenant lui aussi que *Le Satiricon* est obscène, proposait, on l'a vu, de distinguer le bon grain de l'ivraie, de séparer Pétrone théoricien du reste du roman, pour ne garder que les avis de Pétrone critique littéraire. Pierre-Daniel Huet, dans son *Traité de l'origine des romans*, examinant les origines de la fable romaine, se penche sur Pétrone et, après avoir loué lui aussi la finesse de son goût comme critique littéraire, blâme son style non dépourvu d'« affectation », avant de conclure :

On est si fort prévenu en sa faveur, que tout en plaît, parce qu'on croit que tout en doit plaire. Pour moi, j'ose dire, avec la permission de ses admirateurs, que s'il avait été plus honnête, il aurait été moins lu et moins estimé et que son obscénité a fait dans l'esprit de plusieurs la meilleure partie de son mérite.<sup>50</sup>

Selon Huet, c'est bien l'indécence de Pétrone qui fait que l'on passe outre ses « pensées froides » et qui manquent souvent de justesse. Cette obscénité est le piment de ses écrits : l'enlève-t-on ou la contourne-t-on, Pétrone perdra tout intérêt et l'on découvrira que son style est finalement ampoulé et dur. Pétrone devient, sous la plume de Huet, un auteur surfait dont on peut négliger la lecture.

Outre le fait de choisir judicieusement les passages de Pétrone à traduire, de censurer ceux qui blessent la pudeur en opérant des coupes avisées, tde empêcher ceux qui sont simplement un peu libres par des adoucissements langagiers, de louer l'absence de mots grossiers ou excessivement précis, une autre stratégie consiste à proposer une lecture morale de l'auteur latin : certes les épisodes sexuels sont nombreux, mais *Le Satiricon* brosserait en réalité un tableau critique de la débauche du temps de Néron, destiné à édifier le lecteur. C'est à une lecture de ce type

<sup>48</sup> Pétrone, *Le Satiricon*, p. 9.

<sup>49</sup> Saint-Évremond, « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », éd. cit., p. 184.

<sup>50</sup> P.-D. Huet, *Traité de l'origine des romans*, éd. cit., p. 502.

qu'invite Nodot, dans la préface de son *Pétrone latin et français* : Pétrone « censure plutôt la débauche qu'[il] ne l'autorise<sup>51</sup> », explique-t-il, en ne manquant pas de faire figurer une liste de clés en tête du roman. De même en 1726 paraît une traduction du roman que son auteur, Guillaume Lavour, intitule *Histoire secrète de Néron ou le festin de Trimalcion* : la préface de l'ouvrage explique que Trimalcion représente Néron, son épouse Fortunata Acté et le rhéteur Agamemnon Sénèque. Le roman se donne pour fin, affirme Lavour, de donner à voir « la bassesse des inclinations de Néron, la corruption de ses mœurs, l'indignité de ses sociétés, la confusion que la débauche causait dans son esprit, le dérangement de sa conduite domestique et privée<sup>52</sup> ». Pareille lecture force pourtant abusivement le texte, explique Saint-Évremond :

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, et qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivait les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation ; c'est plutôt un Courtisan délicat, qui trouve le ridicule, qu'un Philosophe utile au public qui s'attache à blâmer la corruption.<sup>53</sup>

Il faut donc accepter, en lisant *Le Satiricon*, que le vice ait des couleurs aimables et que la morale ne triomphe pas. En effet, « le seul homme de bien qu'il introduise, le pauvre Licas, marchand de bonne foi, craignant bien les dieux, périt malheureusement dans la tempête au milieu de tous ces corrompus, qui sont conservés<sup>54</sup> ». Par ailleurs, Encolpe, s'il souffre quelquefois, n'éprouve jamais de remords de ses crimes et de ses vices : il pleure seulement les infidélités de Giton ou la perte de sa virilité. Pétrone n'est peut-être pas obscène selon Saint-Évremond, mais il n'a cure de morale.

Au XVI<sup>e</sup> siècle et encore dans la première moitié du XVII<sup>e</sup>, Pétrone apparaît comme une nourriture de savants. Claudio Fabri de Peiresc recherche différentes éditions de Pétrone et prie son ami Du Puy de faire certaines acquisitions pour lui<sup>55</sup>. Jean Barclay propose avec son *Euphormion*, écrit en latin et dont la première partie est publiée en 1603, une imitation du *Satiricon*, et le continuateur de l'*Euphormion*, Claude-Barthélémy Morisot, puise à la même source. L'œuvre de Guez de Balzac

<sup>51</sup> [Fr. Nodot], *Pétrone latin et français*, éd. cit., « Préface », p. xxij.

<sup>52</sup> G. Lavour, *Histoire secrète de Néron, ou le festin de Trimalcion*, Paris, É. Ganeau, 1726, « Discours préliminaire », p. VIII. Voir C. Volpilhac-Auger, « Néron héros de roman ? L'histoire secrète de Néron aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *Néron, histoire et légende*, Bruxelles, Latomus, 1999, p. 239-252.

<sup>53</sup> Saint-Évremond, « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », éd. cit., p. 169.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>55</sup> Voir la lettre XLII du 17 janvier 1630, dans *Lettres de Peiresc*, éd. Tamizey de Larroque, Paris, Imprimerie Nationale, 1893, t. II, p. 227 ; citée par A. Collignon, *op. cit.*, p. 41.

est aussi émaillée de souvenirs pétroniens. Certaines lettres contiennent des citations de Pétrone, sa huitième « Dissertation critique » le cite à plusieurs reprises, tandis que son *Aristippe* le nomme également (1658). À partir de la découverte et de la publication du fragment de Trau toutefois, Pétrone sort du cercle des érudits et se trouve à l'origine d'une vaste mode littéraire : les mondains le relisent, en latin ou en français, Méré, Saint-Évremond, La Fontaine et Bussy traduisent ou imitent « La Matrone d'Éphèse », le même Bussy réécrit l'aventure de Polyænos-Encolpe et de Circé dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, en un mot les lettrés de la bonne société se découvrent de nombreuses affinités avec l'auteur latin. Non seulement Pétrone contera mieux que nul autre, pratiquerait la raillerie fine et piquante, ferait preuve de grâce, mais il posséderait au plus haut point le sens de la négligence, de la galanterie et des bienséances rhétoriques. Il jugerait par ailleurs des œuvres littéraires d'après son seul goût d'honnête homme fortifié par de saines lectures. Aussi ses réflexions, incluses dans *Le Satiricon*, ne sentent-elles jamais l'école : elles portent plutôt l'empreinte élégante et en un sens universelle du galant homme. Une difficulté néanmoins embarrasse les lettrés, l'obscénité du texte latin. En effet, même si aucun mot cru n'est prononcé, même si la périphrase et la métaphore règnent, il n'en demeure pas moins que de nombreuses situations sont sexuellement très osées, et surtout qu'elles ne sont nullement condamnées par le narrateur. Tandis que les traducteurs usent de subterfuges, que Rapin ou Huet blâment cette immoralité, Saint-Évremond, en pionnier, récuse une lecture morale jugée illégitime et propose de juger l'œuvre selon des critères exclusivement esthétiques, et de rendre à ce seul titre à Pétrone les hommages qui lui sont dus. Que les auteurs français du XVII<sup>e</sup> siècle, si habiles à peindre la galanterie, s'inclinent devant Pétrone qui est, qu'ils le veuillent ou non, leur maître à tous : « autant que les autres [auteurs de l'Antiquité] nous le cèdent, autant Pétrone l'emporte sur nous<sup>56</sup> ». Gloire à *Petronius Arbitrator elegantiae*, en dépit de tous les esprits chagrins qui, comme Boileau, ne reconnaissent pas sa délicatesse et déclarent lui préférer l'austère Sénèque<sup>57</sup>.

Carine Barbaferi  
*Université de Valenciennes*  
*Équipe Calhiste, EA 4343*

<sup>56</sup> Saint-Évremond, « Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone », éd. cit., p. 185.

<sup>57</sup> N. Boileau, *Satire XI*, v. 69-70.